

centre et celui-ci formait un point d'appui pour tous les Russes qui, maintenant, voulaient percer, par le milieu, la ligne de bataille des Français. Si ce n'est pas cela, si je n'ai pas bien vu ce qui se passait, prenez vous-en à la poussière dont l'air était chargé.

Napoléon fit signe d'amener son cheval et monta en selle avec nonchalance. Je l'avais vu plus alerte que cela en Italie !

* *

Le maréchal Lefebvre duc de Dantzig qui commandait la Garde, adressa des ordres aux chefs de corps. Tout se redressa : le frisson qui animait nos vétérans électrisait jusqu'aux chevaux.

Un nuage immense, composé de poussière et des fumées de la poudre s'étendait partout, mais nous distinguions la marée montante des Russes qui arrivait sur nous.

Napoléon, se tournant vers le maréchal Lefebvre, lui dit : " Allez ! "

Lefebvre sauta à cheval, tira son épée et d'une voix éclatante, avec des éclairs dans les yeux, il cria :

" En avant, la Garde ! toute la Garde ! "

Ce fut un coup de théâtre. Mes canons crachèrent trois fois sur la marée russe, puis les cavaliers passèrent, comme des torrents déchaînés, entre nos batteries pour se ruier sur les masses sombres que la mitraille et les boulets avaient arrêtés un instant dans leur marche. Après cela vinrent les corps d'infanterie, l'arme au bras, graves, alignés, marchant au pas mesuré, comme à la parade, et comptant sur la baïonnette pour terminer la journée.

Très amusant la guerre !

* *

Pion des Loches se borne à ajouter que, le lendemain, on connut que c'était une victoire.

J'ai tâché d'imiter les allures de l'auteur, tout en abrégant ses récits. Que je voudrais donc avoir assez d'espace pour parler de la retraite, de Moscou jusqu'à Wilna ! Pion des Loches s'y est montré habile à soigner sa table, lorsque toute l'armée mourait de faim. Un type, ce Pion !

Benjamin Sulte

LE BAZAR DE LA CATHÉDRALE

Le bazar de la cathédrale bat son plein. Ce que nous en avons déjà dit et ce que nous en disons encore dans le présent numéro, à propos du portrait de monseigneur l'archevêque, rappelle assez comme cette grande et charitable entreprise mérite de réussir. Nous sommes bien convaincus qu'elle a les sympathies de tous nos lecteurs et rencontrera de même leur aide effective. C'est ce que nous souhaitons de tout cœur.

Un des meilleurs agents de succès pour le bazar sera, nous n'en doutons pas, le journal qui a été publié pour l'occasion, l'*Album-Souvenir*. Les éditeurs de ce numéro unique et très bien fait, que nous venons d'examiner, ont droit de se féliciter. Cette publication fera époque dans nos annales littéraires.

Choix et fini des illustrations, variété, distinction des articles de prose ou de poésie, autographes rares, impression splendide sur papier de luxe ; rien n'y manque. Tout spécialement, notre estimé collaborateur, M. J. de Lorde, rédacteur de l'*Album-Souvenir*, peut être satisfait de son œuvre.

Nous n'entrerons pas dans les détails, ce serait trop long. Aux nombreux lecteurs de se convaincre par eux-mêmes du haut mérite de l'*Album-Souvenir*. Et ils devront être nombreux, de fait, les lecteurs de cet album si intéressant, car personne, que nous sachions, ne voudra se priver d'en conserver une copie, et, moyennant la modeste obole de vingt-cinq centimes, faire du même coup

une libéralité à l'œuvre si noble de la cathédrale.

L'*Album-Souvenir* est en vente dans les villes suivantes : Québec : F. Béland, 276, rue St Jean ; Ottawa : libraire Guillaume, rue Sussex, et M. Lassonde, 63, rue Rideau ; Trois-Rivières : Mlle Méthot ; Sherbrooke : M. Richer ; Sorel : M. E. Boucher ; Joliette : M. Gervais ; Valleyfield : M. E. H. Solis ; St-Thomas de Montmagny : A. Michon ; Montréal : Léon de Poltoratzky, 1608, rue Notre-Dame.

J. S.-E.

SAULT-AU-RECOLLET

(Suite)

Lorsque les sauvages de la Mission de la montagne se furent transportés au Sault, non seulement le missionnaire les y suivit, mais les sœurs de la Congrégation y établirent, en 1701, lorsque le fort fut construit, l'école primitivement située à ce dernier endroit. M. Faillon dit à ce sujet : " Le séminaire fit construire un fort de pieux, défendu par trois bastions avec une église bâtie sur le modèle de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, en Italie ; ce qui fit appeler Nouvelle Lorette la mission du Sault-au-Recollet. "

Les sœurs occupèrent, dans le fort, un bâtiment à la construction duquel elles avaient contribué au moyen de la gratification de 3,000 livres que le roi leur faisait annuellement. Il reste encore aujourd'hui des ruines satisfaisantes pour reconnaître la maison seigneuriale qui y était renfermée et qui a servi pendant 51 ans de résidence aux curés qui ont desservi cette paroisse.

Les mémoires de l'époque sont remplis de faits élogieux à l'adresse de ces humbles religieuses. Le défrichement des terres des deux côtés de la ville, se poussant insensiblement, on commença à établir les paroisses de Lachine et de la Pointe-aux-Trembles, vers 1710. La Sœur Bourgeois, pour procurer plus promptement et plus efficacement la gloire de Dieu et le salut des âmes, répandit de tous côtés les filles qu'elle avait amenées de France. Elle n'attendait pas que les paroisses fussent en état de procurer à ses filles missionnaires de quoi subsister ; il lui suffisait qu'il y eût du bien à faire. L'esprit de zèle et d'obéissance qui les animait, et la mortification et la pauvreté dont elles faisaient profession, leur tenaient lieu de tout.

Comme peu de membres de la congrégation possédaient la langue sauvage, on envoya au Sault Sœur Marie-Anne Guyon, dite de la Passion, et Sœur Courtemanche, dite Sainte Claire, qui y demeurèrent jusqu'en 1721.

Bien qu'elles ne fussent pas mieux partagées que les autres sous le rapport de l'habitation, il paraît qu'elles trouvèrent cependant moyen de rendre leur demeure assez confortable, car la supérieure générale, visitant un jour cet établissement, trouva qu'il y avait un peu trop de luxe et de recherche dans leur petit couvent. Elle remarqua peut-être qu'il y avait un trop grand contraste avec les autres maisons de la bourgade.

Après 25 ans de séjour ici, les Indiens furent, par ordre du gouvernement, transmigrés au Lac des Deux-Montagnes. Par une belle matinée du mois de septembre 1721, les sauvages, à l'appel du missionnaire, se réunirent une dernière fois dans la chapelle de la mission. Après la messe, ils se rendirent processionnellement au cimetière pour donner un dernier souvenir à leurs chers morts que, contre leur habitude, ils allaient abandonner. À genoux au pied de la grande croix, le prêtre, d'une voix émue, implorait le Tout-Puissant pour ceux que la mort avait définitivement fixés en ce lieu et pour ceux que la civilisation éloignait de son sein ; puis, la petite tribu s'achemina tristement vers le lieu marqué pour leur exil.

J. P. Vébert

Bordeaux, P.Q.



CHANSON (*)

A METTRE EN MUSIQUE

J'aurais voulu....

A ma femme.

J'aurais voulu, l'âme charmée,
Par ces beaux jours de Messidor,
Cueillir aux champs des boutons d'or
Pour ton corsage, ô bien-aimée !

J'aurais voulu, fier de ton bras,
Durant notre marche pareille,
Prendre sur ta bouche vermeille
Des baisers que tu me devras.

J'aurais voulu, mon amoureuse,
En ces instants de liberté,
Oublier la réalité,
Tout joyeux de te voir heureuse.

Mais le destin m'a fait captif
De ma vieille chaise de paille,
On ne veut pas que je m'en aille,
Mon regret n'en est que plus vif.

Et c'est l'amertume dans l'âme
Que je t'offre ces quelques vers,
Fleurs sans parfums, sans rameaux verts,
Mon seul bouquet, ô pauvre femme !

J. de Lorde

Hôtel-de-Ville, Paris 1891.

MON RÊVE

POUR CELLE QUI M'A SOURI

Mon rêve, à moi, c'était une enfant quasi blonde, avec un coin du ciel dans les yeux, avec des perles pour dents, avec des fraises pour lèvres, avec un rire franc, une mine gentille, une tête folichonne. Je l'ai trouvée, je lui ai tendu la main, elle a souri... sans rien dire.

Et qu'avais-je à lui offrir ? Une figure sombre, renfrognée, une tête pensive et rêveuse, des yeux brillants mais se perdant dans le vague. Puis une vie solitaire, un coin retiré du monde où elle m'aurait réjoui, où je l'aurais adorée, où je me serais fait son esclave pour la servir, son sujet pour la faire reine.

Elle n'a pas refusé, mais elle a souri. Et son sourire m'a brisé le cœur. Je suis resté dans l'incertitude, dans le doute ; cet état qui tue.

Pourtant, il ne pouvait y avoir d'incertitude, son sourire était un non poli.

Entre la jeunesse qui lui tendait la main pour l'inviter à s'amuser et moi qui lui offrait la mienne, pour la poser sur un piédestal, elle n'a pas hésité. A cet âge, le plaisir n'offre-t-il pas plus d'attraits qu'un trône ?

Toutefois, il me semblait qu'elle m'aimait. Hélas ! une femme peut donner son cœur par petits morceaux, à différents adorateurs, et faire croire à chacun qu'ils l'ont en entier.

Le rêve que j'avais bâti d'imagination ne pouvait résister au souffle de la réalité.

Il est tombé comme un château de cartes, il s'est évanoui comme un château en Espagne.

Je me le rappellerai toujours.

Le souvenir est le seul bien qui reste aux désillusionnés.

J. de Lorde

(*) Extrait du volume en préparation : *Rimes d'été*.